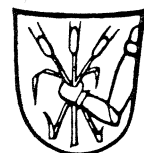


# FRANÇAIS DU CANADA – FRANÇAIS DE FRANCE VIII

Actes du huitième Colloque international  
Trèves, du 12 au 15 avril 2007

Édités par Beatrice Bagola  
avec la collaboration de Hans-J. Niederehe

Max Niemeyer Verlag  
Tübingen 2009



## Les marqueurs discursifs « redoublés » dans les variétés du français acadien

### 1. Introduction

Depuis le travail fondamental de Güllich (1970) les marqueurs discursifs (MD) ont une place importante dans les recherches sur la syntaxe et la pragmatique notamment de la langue française.<sup>1</sup> Un aspect particulier qui ne fait l'objet d'études scientifiques que depuis quelque temps est l'emprunt des marqueurs discursifs de la langue dominante par la langue dominée dans des sociétés bilingues, un cas de « contact induced grammatical replication » selon Heine & Kuteva (2005).<sup>2</sup> Pour ce qui est de la francophonie nordaméricaine le phénomène voulant que des marqueurs discursifs anglais soient bien attestés dans toutes les variétés du français hors Québec est décrit dans plusieurs études dont quelques-unes sont assez sommaires, ne portant en règle générale que sur une seule variété.<sup>3</sup> L'objectif de cette analyse est double, sur la base de plusieurs corpus des différentes variétés du français acadien nous es-sayerons dans un premier temps de fournir quelques premières données pour une telle analyse comparative.<sup>4</sup> Nous présenterons, d'une façon assez sommaire d'ailleurs, des exemples de

<sup>1</sup> Cf. l'état de la recherche dans Mosegaard Hansen (1998). Cf. aussi les travaux de Ducrot notamment Ducrot et al. (1980). La réflexion théorique actuelle est bien reflétée dans deux volumes parus en 2006, celui de Fischer et celui de Drescher & Job, ce dernier portant uniquement sur les langues romanes.

<sup>2</sup> Cf. par exemple Field (2002). Pour ce qui est des travaux sur l'emprunt de mots fonctionnels cf. le fascicule 4 du *International Journal of Bilingualism* paru en 2000 qui contient plusieurs articles portant sur les marqueurs discursifs empruntés dans plusieurs langues du monde, sauf le français ; d'un intérêt particulier sont les contributions de Matras (2000), Maschler (2000) et de Rooij (2000). Une étude exemplaire sur l'emprunt de mots fonctionnels espagnols dans des langues américaines du Mexique est due à Stolz & Stolz (1996). L'article de Lipski (2005) fournit des observations importantes sur l'intégration de SO et d'autres MD dans le discours espagnol des hispanophones aux États-Unis.

<sup>3</sup> Cf. Roy (1979), Mongeon & Deniak (1991), Mongeon (2000), Perron (1995, 234sq.), Chevalier (2000, 2002), King (2000, 109-113), Petrag (2003), Gianariti (2003) et Wiesenath (2001, 2006). Au moment de la rédaction de l'article, je n'avais pas encore pris connaissance de Chevalier (2007). La thèse encore non publiée d'Edith Szlezak (2007) sur le français parlé dans le Massachusetts contient des réflexions importantes sur ce qu'elle appelle « alien discourse markers » dans le parler des Francos. Pour la Louisiane cf. Neumann-Holzschuh (2008).

<sup>4</sup> Les corpus consultés sont les suivants : Louisiane (LOU) : Stabler (1995a), Rottet (2001); Smith (1994), LFLD (= Louisiana French Lexical Database ; un corpus établi par A. Valdman et son équipe sous le titre *A la découverte du français acadien à travers la parole / Discovering Cajun French through the spoken word*, CD-ROM 2004, éd. par Indiana University Creole Institute, Bloomington) ; Nouveau-Brunswick (NB) :

redoublement de certains marqueurs anglais et français dans les différentes variétés de l'acadien qui, du point de vue sémantique, sont plus ou moins synonymes et qui ne se distinguent guère quant à leur comportement syntaxique et pragmatique. Ainsi y a-t-il coexistence de *eh ben* et *WEILL*, de *ça fait* et *SO* ainsi de *oui* et *YEAH*, sans qu'on puisse discerner une différence notable dans la majorité des contextes. Il va de soi que ces observations ne sont qu'un premier pas vers une étude comparative plus exhaustive qui, non seulement, englobe toutes les variétés de français nordaméricain, mais qui, en suivant une approche pluridimensionnelle, donne une analyse plus approfondie du comportement syntaxique et sémantique ainsi que du comportement pragmatique et prosodique des marqueurs respectifs.<sup>5</sup> Dans un deuxième temps nous poserons la question des facteurs internes et externes favorables à l'emprunt des marqueurs anglais dans les différentes variétés de l'acadien.

## 2. Réflexions théoriques

Un des problèmes les plus épineux des recherches sur les MD est celui de leur définition et de leur classification. Comment définir un MD et comment établir la différence avec un marqueur ou un connecteur pragmatique ? Les MD sont-ils plutôt un sous-groupe de cette dernière classe de mots, qui, dans un sens large, assurent l'organisation du texte ? La littérature est abondante, pour les fins de cet article la définition assez large de Mosegaard-Hansen (1998) nous semble pourtant suffisante. Pour elle, les MD sont « non-propositional linguistic items whose primary function is connective, and whose scope is variable » (73), c'est-à-dire qu'il s'agit d'« instructions from speaker to hearer on how to integrate their host unit into a coherent mental representation of the discourse » (358). Pour ce qui est de la sous-classification des MD nous renvoyons également à la littérature indiquée ; une division en marqueurs discursifs au sens étroit (*then*), marqueurs pragmatiques (*tu sais*), et connecteurs (*mais*), telle qu'elle est proposée entre autres par Aijmer et al. (2006)<sup>6</sup> semble tentative étant donné la diversité des lexèmes de base (adverbes, conjonctions) d'un point de vue syntactico-sémantique que fonctionnel. Une analyse pragmatique exacte des marqueurs traités dans cet article, qui comme tous les MD peuvent avoir plus d'une seule fonction discursive, dépasserait cependant le cadre de ce travail.<sup>8</sup>

<sup>5</sup> Wiesmuth (2006), Arrighi (2005) ; Nouvelle-Écosse (Nf): le corpus de Julia Hennenmann (Regensburg) ; Terre Neuve (TN) : le corpus de Patrice Brassier (Avignon) (cf. aussi Brassier 2001), Ile-de-la-Madeline (IM) : Falkert (2007).

<sup>6</sup> Une autre question à résoudre dans une étude plus détaillée est celle concernant la systématisme de l'alternance des marqueurs anglais et français.

<sup>7</sup> Cf. Schiffrin (1987), Britton (1996), Andersen (2001), Fraser (1999, 2006), Höpker (1990), Mosegaard Hansen (1998), Fischer (2000, 2006), Duchot et al. (1980), Dostie (2004), Szlezák (2007). Tous ces travaux soulignent la polyfonctionnalité des MD et les problèmes qui en résultent pour la description sémantique et pragmatique.

<sup>8</sup> Cf. Fraser (1999, 2006) et Dostie (2004) pour un propos semblable. De même que Vincent (1993), Chevalier (2000) distingue trois classes de marqueurs discursifs, les marqueurs interactifs, les marqueurs illocutoires et les marqueurs de structuration.

<sup>9</sup> Ceci vaut également pour le côté diachronique, c'est-à-dire les questions portant sur la grammaticalisation ou mieux de la pragmatization de certains lexèmes devenus MD, cf. Walereit (2006), Fleischman &

Pour ce qui est de l'emprunt et de l'intégration des marqueurs anglais dans le discours français tel qu'il est réalisé dans toutes les régions acadiaphones, trois questions se posent du point de vue théorique,

- a) Est-ce que les MD empruntés sont des cas d'alternance de code ou plutôt des emprunts lexicaux ? Étant donné que les frontières entre « switches » et « borrowings » sont tout à fait floues, il n'y aura probablement pas, en fin de compte, de réponse définitive à cette question. Du fait, cependant, que les marqueurs comme *WEILL*, *YOU KNOW*, *SO* et *YEAH* ne marquent pas le point de départ d'un passage à l'anglais, on devrait, sans doute, les considérer plutôt comme des emprunts lexicaux comme le font aussi Chevalier (2000, 2002) et Mougeon & Berniak (1991).
- b) Quelles sont les raisons pour lesquelles ces éléments anglais qui ont tous un équivalent en acadien, sont empruntés ? Quel rôle joue leur comportement syntaxique et sémantique particulier ?
- c) Et, *last but not least*, est-ce que ces emprunts remplissent des lacunes structurelles dans la langue qui emprunte ?

Pour ce qui est de la fréquence des MD anglais dans les différentes régions acadiaphones, des statistiques représentatives manquent. Ce qui semble être bien clair, cependant, est le fait que l'intensité du bilinguisme dans la région respective est un facteur important pour l'étendue des emprunts. Ainsi le nombre des MD anglais est réduit voire non-existant dans la seule région acadiaphone où l'anglais ne joue qu'un rôle négligeable, les Îles-de-la-Madeleine (Falkert 2007) ; en revanche en *chiac*, la variété fortement anglicisée parlée dans la région monotonienne du Nouveau-Brunswick, les marqueurs anglais ainsi que quelques conjonctions ont plus ou moins remplacé leur équivalents français (Perron 1995, 234sq.).

## 3. Les marqueurs discursifs « redoublés »

Dans ce qui suit quelques emplois des marqueurs redoublés suivants seront analysés, *mais* / *BUT*, *ça fait (que)* / *SO* – les deux à cheval entre connecteurs de coordination et MD –, ainsi que les MD « proprement dits » *tu connais* / *YOU KNOW*, *eh ben* / *WEILL* et *ouais, oui* / *YEAH*, tous bien attestés dans les variétés de l'acadien au Canada et en Louisiane. Notons cependant que le fait que nous sommes ici en présence de « paires » de MD n'implique pas une identité fonctionnelle complète ! S'il y a, certes, des convergences fonctionnelles étonnantes entre les marqueurs français et leurs homologues anglais, les emprunts, cependant, ne sont que rarement une copie exacte des marqueurs tels qu'ils sont employés dans la langue donatrice.

Pour ce qui est du nombre des marqueurs empruntés, on ne trouve guère d'exemples autres que les marqueurs mentionnés ci-dessus. Ainsi les marqueurs *NOW*, *I MFAN*, *ANYWAY*, *HOWEVER*, *AFTER ALL*, *LIKE* etc., tous très fréquents en anglais<sup>9</sup> ne sont que très rarement attestés en acadien et en cadien. Seul *ANYWAY* se trouve chez certains informateurs au NB (Arrighi 2005, 443), en NÉ (cf. exemple 12) et à l'Ile-du-Prince-Édouard. La question se pose

Yaguello (2004), Dostie (2004), Britton (1996), Mosegaard Hansen (1998), Andersen (2001), Traugott & Dasher (2002) et Falkert (2006). Ce dernier travail analyse le glissement des emplois du connecteur *ça fait* de la zone grammaticale vers la zone pragmatique.

<sup>9</sup> Cf. Jucker & Smith (1998, 176), Fuller (2003), Schiffrin (1987), Fraser (1999).

donc de savoir, pour quelle raison ces marqueurs, pour lesquels il existe des équivalents français, ne sont pas empruntés de la même façon que *WELL*, *SO* etc.<sup>10</sup>

### 3.1 *mais* / BUT

Tout comme *ça fait* et *SO* (v. ci-dessous), la paire *mais* (*mais-la*) et BUT est caractérisée par le fait que ses membres sont des locuteurs d'origine qui – en français et en anglais – ont gardé cette fonction à côté de leur nouvelle fonction pragmatique. Dans toutes les variétés de l'acadien, la conjonction adversative *mais* peut être employée comme MD, quand le locuteur veut exprimer une opposition (une restriction, une précision) par rapport à la dernière partie du discours précédent sans qu'il y ait une relation de coordination nette.<sup>11</sup> Notons, cependant, qu'il est souvent difficile de dire si *mais* ou BUT ont la fonction de MD ou de conjonction étant donné qu'ils gardent un reste non-négligeable de leur signification propositionnelle même s'ils ont la fonction de marqueurs.<sup>12</sup>

- [1] Faut que tu parles en anglais cher. Uh uh. *they want to abolish that language for all time. At one time eux-autres montrait des leçons en français. Et L. a voulu le français longtemps, elle, à la Pointe. Mais c'est plus, c'est une langue qui va être oublié, ça.* (LOU – Rotlet 2001, 128)
- [2] le salange se met dedans <...> **mais** là faut que tu laves ça comme i faut par exemple [la passe-pierre] (NB – Wiesmath 2006, 117)
- [3] Vous avez vingt pieds en dehors. Auparavant, **mais** là ça pile pas astheure comme que ce fait. (TN – AC 059207).

La particule BUT peut apparaître dans le même contexte.

- [4] t'avais des souliers c'est pas qu'on 'n avait **BUT** trois quart du temps on s'arait eu travélé nu-pieds (NB – Wiesmath 2006, 120)

*Mais* peut aussi être le signal de réponse avec une nuance adversative ainsi que le signal d'un changement de « turn » dans les passages dialogiques.

<sup>10</sup> Le parler acadien de l'Île-du-Prince-Édouard semble être une exception pour ce qui est de la diversité des marqueurs, cf. King (2000, 110), « The English discourse markers found in the Prince Edward Corpus are *anyway, because, but, I mean, OK, or, plus, so, then, well* and *you know*. The frequency and distribution of these markers differ considerably [...] ». Les marqueurs les plus fréquents sont pourtant, là aussi, BUT et SO. Le nombre de marqueurs anglais dans le parler des Francos au Massachusetts est beaucoup plus élevé que dans les parlers acadiens du Canada et de la Louisiane (cf. Szlezak 2007). Entre parenthèses : Tandis que les marqueurs anglais empruntés sont plus au moins les mêmes en Louisiane et dans l'ancienne Acadie, il y a des différences au sein du monde acadien quant à l'emploi des MD français. Parmi les MD rares partout en Amérique figurent *voilà, enfin, en fait* et  *finalement* ; plus fréquents sont les marqueurs *dans, garde, écome* et *alors*, ce dernier étant rare en LOU mais bien attesté au NB (cf. Wiesmath 2006, 113-94). Stähler (1995b, 141-142) souligne la difficulté de différencier phonétiquement entre *though* et *donc* en calien en tant que marqueurs de clôture, cf. aussi Wiesmath (2006, 116).

<sup>11</sup> Cf. Wiesmath (2006), Stähler (1995b), Roy (1979). Au NB, *ben* peut avoir une valeur adversative et est synonyme de *mais* dans certains contextes (cf. Arrighi 2005, 438-440, Wiesmath 2006, 118). Cf. aussi Giannacelli (2003) pour une analyse très fine du fonctionnement de *ben, mais* et BUT au NB.

<sup>12</sup> Vu les limites données par un article il ne s'agit ici que d'une analyse assez superficielle dont le but est plutôt de poser des questions que de les résoudre. Cf. Ducrot et al. (1980, 93-130) pour les différents emplois de *mais* en français.

- [5] 

<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="border-left: 1px solid black; padding-left: 5px; margin-right: 5px;">C,</div> <div style="margin-right: 5px;">je connais pas éyoù on va aller après ça</div> </div> <div style="display: flex; align-items: center; margin-top: 5px;"> <div style="border-left: 1px solid black; padding-left: 5px; margin-right: 5px;">A,</div> <div style="margin-right: 5px;">danser</div> </div>	<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 5px;">mais moi je voulais</div> <div style="margin-right: 5px;">avec du MODERN MUSIC</div> </div> <div style="display: flex; align-items: center; margin-top: 5px;"> <div style="margin-right: 5px;">mais viens</div> <div style="margin-right: 5px;">(LOU – Stähler 1995b, 138)</div> </div>
--	---

Les différences entre les différentes variétés de l'acadien semblent être notables pour ce qui est l'emploi de BUT. Tandis que *mais* est fortement concurrencé par la particule anglaise notamment dans le *chiac* du NB en tant que conjonction et marqueur discursif, il est nettement plus rare dans l'acadien traditionnel des Provinces Maritimes.<sup>13</sup> En calien louisianais BUT ne remplace *mais* en tant que conjonction que rarement,<sup>14</sup> en revanche, BUT a assez souvent la fonction d'un marqueur d'hésitation (souvent suivi du « filler » *enh / uh*) en Louisiane et à Terre-Neuve.

- [6] moi je ne sais pas la raison pour ça **BUT, enh**, on dirait le président devrait avoir quelque chose à faire avec ça (LOU – Stähler 1995a, 205)
- [7] Il a un band. I joue des bals, des réception [sic], des mariages, des chose [sic] comme ça. **BUT, uh**, il aime son ouvrage, i le préfère. (LOU – Smith 1994, 210).
- [8] Ce fait meilleur avant, dans mon temps, **BUT** ... Je pouvions aller dans le bois, dans les cabanes, pis faire quèques piasses anyhow. (TN – MH 059201)

### 3.2 *ça fait* (que), fait / SO

Contrairement au français de France, *ça fait* (en LOU aussi *fait (-la)*) peut être utilisé, dans les variétés du français nordaméricain, comme marqueur d'interaction tout en gardant sa fonction de connecteur dans une certaine mesure.<sup>15</sup> Selon Wiesmath (2006, 92) et Falkert (2006) il s'agit d'un jonctif ambigu avec trois fonctions essentielles.

a) Au début d'une phrase, *ça fait* (*que*) est un marqueur d'ouverture, un embrayeur de phrase qui peut avoir une fonction resomptive et correspond à *enfin, donc, alors*. Il s'agit d'un marqueur de la subordination implicite et de la causalité déductive exprimant une conséquence (Stähler 1995b, 154). Dans cette fonction, le marqueur garde beaucoup de sa valeur traditionnelle de conjonction, très répandu aussi en français familier ou populaire de France (Wiesmath, 94ff., 113-4, Falkert 2006, 50).

<sup>13</sup> Cf. Perrot (1995, 234-236), Wiesmath (2006, 118-120), Giannacelli (2003) et Arrighi (2005, 443), « Les éléments *so* et *but* font l'objet d'une utilisation importante dans le parler *chiac*. (Roy 1979, Perrot 1995). Dans notre corpus, ces éléments demeurent d'un usage restreint ».

<sup>14</sup> Un des rares exemples se trouve dans le corpus des semi-locuteurs louisianais, cf. Rotlet (2001, 126), « *C'est leur idée. Le petit bougre, des fois, il peut dire des paroles en français, BUT pas quand toi veut lui parler français. Une autre attestation se trouve dans le corpus de Valdimin. Dans la Floride là-bas ils ont dit des *scalops, qu' t'avez appelé. C'est une petite coquille comme un clam, a little bit, but il a des barres dessus* (LOU – LEFD, 1993). Au NB *ben* concurrence la conjonction *mais*, sans qu'on puisse constater de spécialisation des deux coordonnants ; cf. Wiesmath (2006, 120). Pour l'emploi de *ça fait* au Québec cf. Vincent (1993, 55).*

<sup>15</sup> Cf. Lipski (2005) pour l'insertion de *SO* dans le discours espagnol des « hispanics » aux États-Unis.

- [9] J'a jamais étudié le français à l'école ... Quand mon a été élevé, eux-autres apé assayer de se défaire du français. **Ça fait** eux-autres le donnait pas de chances d'apprendre le français à l'école du tout. Eux-autres voulait défaire le langage. (LOU – Rotlet 2001, 118)
- [10] Dans not' temps à nous-aut' i y avait pas du cookin'oïl, la graisse à cuire. I fautait on use la graisse du cochon. **Ça fait** l'avait tout l' temps des grand jarre [sic] de graisse parce que c'est ça t'usait pour frire ou pour quoi faire. (LOU – Smith 1994, 184)
- [11] **WELL**, moi je joue du violon, **ça fait** que ça occupe de / du temps. (NÉ – corpus Hennemann BSM, RG)
- [12] **ANYWAY...** **Ça fait** t'as été née où ? (NÉ – corpus Hennemann ILM, AS)
- [13] notre fille d'Ottawa était venue **ça fait** on a dit on va fêter qu'i aiment ça qu'i aiment pas ça on fête pareil (NB – Wiesmath 2006, 114)
- b) Dans toutes les variétés de l'acadien *ça fait* est aussi le signal le plus fréquent de la progression du récit et de la succession des faits, c'est-à-dire de l'enchaînement du discours. Dans cette fonction *ça fait (que)* est plutôt particule de discours que vrai connecteur.
- [14] **ça fait**, nous autres, on avait peur ; on avait juste treize ans. **Ça fait**, on répond, on dit « Sure, come on ». **Ça fait**, le bougre, il vient là (LOU – LFLD, 1981)
- [15] **fait** là il a été là-bas là, **fait** nous-autres on a parti. (LOU – Stähler 1995a, 39)
- [16] Pis il a encore le même violon qu'i joue, **ça fait** qu'i s'a acheté un violon pis il a eu l'habit quand même (IM – Falkert 2006, 48).

(c) *Ça fait (que)* permet aussi au locuteur de combler une pause.

- [17] i s'aperçoivent que pour vivre dans le Nouveau-Brunswick si qu'i veulent continuer qu'i / qu'i / le / bilingue euh i / tu sais là **ça fait** là / i sont / i trouvent que c'est important que les deux enfants apprennent le français aussi **ça fait** i les envoient à l'école, à Sainte-Antoine, plutôt qu'à Moncton (NB – Wiesmath 2006, 95)

Comme *ça fait*, SO – le « inferential marker » par excellence de l'anglais – a un spectre d'utilisation d'une complexité similaire à *ça fait*. Il est utilisé comme marque de causalité implicite<sup>17</sup>, de l'enchaînement du récit ainsi que d'hésitation et rempli donc essentiellement les mêmes fonctions que celles exposées à propos de *ça fait (que)* (cf. Wiesmath 2006, 95). Comme avec BUT, il n'y a pas de délimitation nette entre connecteur et MD.<sup>18</sup> Comme en anglais, SO est placé dans le discours français en règle générale au début de phrase et signale qu'il y a une conclusion implicite à tirer de ce qui précède ; en tant que marqueur de succession, cependant, *ça fait* n'est pas vraiment concurrenté par SO.<sup>19</sup>

<sup>16</sup> Cf. Wiesmath (2006, 94), Stähler (1995b, 139ff., 154-155).

<sup>17</sup> Pour SO en anglais cf. Schiffra (1987), Fraser (1999), Blakemore (1999), Schourup (2001).

<sup>18</sup> Cf. Wiesmath (2006, 113-117), « Pour exprimer une valeur consecutive l'acadien a introduit le connecteur anglais SO. Dans le corpus acadien, SO est même employé par des locuteurs qui n'utilisent aucune autre conjonction anglaise ».

<sup>19</sup> Pour le Nouveau-Brunswick, Arrighi (2005, 442) constate, « Dans certains contextes, SO prend nettement une valeur de connecteur. Cependant dans cet emploi, la locution acadienne *ça fait que* / *ça fait* lui est largement préférée. En tant que connecteur SO et *ça fait que* établissent un lieu de conséquence, de « cause à effet ». » Dans le corpus de Wiesmath pour le NB, SO connecteur est nettement moins fréquent dans le corpus de distance que dans celui de l'oral (2006, 114), où il prédomine assez nettement.

- [18] Et mon z'vais montrer à mes enfants à mon à parler en français parce que ça a besoin de connaître éiou eusse devient, qué langage les mames et les papes et les grands-pères et les grands-grands-pères parlait. SO, ça va pas crever dans cette famille icite. (LOU – Rotlet 2001, 122)
- [19] Oh nous-autres on restait dans les deux chambres d'en avant, et eux-autres restait dans les deux chambres d'en arrière. Et il y avait une porte au milieu SO moi j'ai mis mon garde-manger, tu connais qu-ce qu'un garde-manger est? (LOU – LFLD, 1993)
- [20] SO ma défunte mère icelle, ce tait ène chasse-femme, je pense alle à être plus qu'un mille-z-enfants, icelle. (TN – LC 189801).
- [21] i y a un petit porche en arrière là pis à un moment donné i faisait assez chaud d'adans pis je voulais pas que les mouches rentrent SO euh c'est comme une petite SHED hein SO j'ai j'ai mis mes/ mes statuettes dehors (NB – Wiesmath 2006, 113)
- [22] ...comme il voulait pas me donner ce que j'avais besoin. SO j'ai refusé un emploi pour revenir ici, pour être avec mon grand-père. (NÉ – corpus Hennemann ILM, BJ)
- [23] Nous-autres on pouvait pas parler français du temps qu'on était à l'école, on était punis si on était collé à parler français. SO des qu'on a eu notre famille, on voulait pas parler français avec notes enfants... (LOU – Rotlet 2001, 120)
- Contrairement à *ça fait (que)* SO en tant que particule organisationnelle apparaît aussi comme signal de clôture.
- [24] J'a faisait un tas de la crème. YEAN, ça faisait un tas de la crème, SO... (LOU – LFLD, 2000)
- [25] quand tu travaillais dans un salon avec une franchise faut te faire payer au salaire pis j'ai passé ça là j'ai passé commission SO comme pour augmenter mon salaire fallait je m'en aille (NB – Arrighi 2005, 442)

Pour ce qui est de l'aspect comparatif, SO a complètement remplacé les marqueurs *ça fait*, *alors* et *donc* dans le *chic* du NB.<sup>20</sup> Au Québec, SO est absent du français parlé à Montréal (Wiesmath 2006, 113), en Ontario SO est – comme en Louisiane – en concurrence avec *ça fait* dans les fonctions mentionnées ci-dessus, notamment la première. Selon Mougeon et Beniak, la fréquence de SO dépend clairement du degré du bilinguisme du locuteur et de l'importance que l'anglais a pour celui-ci dans la vie quotidienne. « Results showed that speakers who use English and French more or less equally in the private domain are the prime users of so » (1991, 211).

### 3.3 tu sais, tu connais / YOU KNOW

En tant que marqueurs appellatifs et d'interaction dans un dialogue, *tu sais* et – plus rarement – *tu vois* ainsi que *tu connais* en LOU sont largement synonymes dans le français acadien. Au

<sup>20</sup> Cf. Wiesmath (2006, 116), « Si notre corpus contient les quatre variantes *ça fait que*, *alors*, *donc* et SO, le corpus *chic* n'en connaît qu'une, SO y est généralisé et n'alterne avec aucun des équivalents français » Cf. aussi Roy (1979), Arrighi (2005, 442) et Perrot (1995, 236). Pour ce qui est des *fiés-de-la-Madeleine*, où le français reste la langue dominante et où la particule anglaise, SO ne joue presque aucune rôle, cf. Falkert (2006).

début et à la fin d'une phrase, ces marqueurs fonctionnent en tant que marqueurs de justification ou de l'auto-assurance, mais ils peuvent aussi être employés comme marqueur d'hésitation ou particule modale (« Abtönungspartikel ») au début ou au milieu d'une phrase. Pour ce qui est de *tu sais*, très courant au Nouveau-Brunswick, Arrighi (2005, 440) note, « Pour plusieurs raisons, *tu sais* est à regarder comme un ponctuant simple [...]». Dans l'activité langagière, il sert d'appui à la construction du discours de l'énonciateur ». Le marqueur louisianais *tu connais* n'est pas connu dans les autres variétés de l'acadien ni en québécois ; sa fréquence en Louisiane — le nombre d'attestations de *tu connais* est beaucoup plus élevé que celui de *tu sais* ou *tu vois* — est sans doute due au fait qu'en cadien (et en créole louisianais) l'équivalent de *savoir* est *connaitre*.

- [26] c'était une serpeut d'eau elle est/ elle ad / ils l'ont pris dans la seine et puis . **tu connais** . pour se défendre. (LOU – Stäbler 1995a, 21)
- [27] ça fait, ok, fallait on, on, **tu sais** on, on déclare trois semaines d'avant de se marier, **tu connais?** (LOU – LFLD, 1991)
- [28] mais faut je viens à l'ouvrage lundi matin **tu vois** (LOU – Stäbler 1995b, 142)
- [29] **Tu vois**, ça fait, c'est pourquoï t'avais trois ou quatre classes de Français (LOU – LFLD, 1986)
- [30] s'i parlont français ben c'est français, **tu sais** nous autres c'est motché anglais motché français (NB – corpus Wiesmath 3, D495)
- [31] c'est pis le temps à fumer quand que t'as des enfants pis **tu sais**, so j'ai / j'ai rien de ça (NB – Arrighi 2005, 441)

À TN et en NE nous avons également trouvé la forme *vois-tu*.

- [32] Je pense pas. Je / **vois-tu** je connais pas l'histoire de cette région du tout. (NF – corpus Hennemann ILM, B1)
- [33] Oui, **vois-tu** c'est justement / tu sais ça a-t-mis... (NF – corpus Hennemann ILM, CL)
- [34] Pis il avoïnt un baril en bas pour ramasser l'eau, **vois-tu** (Brasseur 2001, 387 s.v. ramasser 1)

Le comportement syntaxique de YOU KNOW, bien attesté dans les Provinces Maritimes et en Louisiane, correspond essentiellement à celui de ses équivalents français.<sup>21</sup> Il s'agit également d'un marqueur interactif avec lequel le locuteur invite le locuteur à coopérer. En tant que marqueur d'hésitation et « turn marker », YOU KNOW peut, comme *tu sais* / *tu connais* exprimer toute une gamme de nuances pragmatiques.

- [35] C'est jusse, je crois que ça les intéresse pas. Je sais pas. Ça l'attend, ça dit des mots et ça rit, mais **YOU KNOW**, ça a pas de conversation. [...] [Ma mère] veut que je montre les petites filles, et je dis 'Tu m'as pas montré, c'est jusse qu'on l'a appris ça.' Alle comprend pas, **YOU KNOW**. Devrais pas les montrer. (LOU – Rader 2001, 127)
- [36] Ah huh, me rappelle de joliment des affaires. Si tu criais fort une surprise, **tu connais**, quelqu'un aurait crié fort que ça t'aurait surpris, t'aurais... – ouais – tu connais, fait quelque chose là, ton petit aurait né, il pouvait faire ça là, **YOU KNOW?** (LOU – LFLD, 1991)

<sup>21</sup> Pour YOU KNOW cf. Oshmann (1981), Jucker / Smith (1998, 179ff.) et Fischer (2000, 2), Erman (2001), Fox Tree / Schnock (2002), Diewald (2006). Nous n'avons pas trouvé d'attestations pour YOU SEE dans les variétés de l'acadien.

- [37] C'est pour ça qu'astéure, qu'i y a tant de, **YOU KNOW**, i y a plus d'Anglais dans le village. (NF – corpus Hennemann ILM, CL)
- [38] des fois on jouait a bingo au GRAB BAG [...] **YOU KNOW** de quoi de même (NB – Arrighi 441).

### 3.4 oui / YEAH

Moins fréquent que WELL et YOU KNOW, le « reception marker » YEAH dont l'emprunt a été passé sous silence dans les études sur le français nord-américain jusqu'à maintenant, est bien attesté dans tous les corpus de l'acadien.<sup>22</sup> Il semble pourtant être particulièrement fréquent en Louisiane où YEAH semble tout à fait identique avec *oui* / *ouais* sur le plan syntaxique et sémantique.<sup>23</sup> À l'occasion YEAH et *oui* apparaissent ensemble et se renforcent ainsi mutuellement.<sup>24</sup> Les deux marqueurs sont employés

a) en tant que marqueurs de confirmation de la part du locuteur, notamment après une question.

- [39] LO, Son pis touchait par terre ? L1, Oh YEAH. (LOU – LFLD, 2000).
- [40] LO, Ça fait, des fois, vous-autres jouait neuf fois par semaine. L1, **Ouais**, et là un broad-cast... par-dessus ça. Et on faisait récole. YEAH. **Oh ouais**, il y avait des bals tout partout dans ce temps-là. (LOU – LFLD, 2000)
- [41] Pis Alfred est pas / son frère Alfred aussi est bien malade à / aux États. **Oui**, i sont bien malades. (NF – corpus Hennemann ILM, AF)
- [42] 14F, ah // YEAH c'hu supposée d'aller à la bibliothèque à soir je pense pas je vas y aller (NB – Chevalier 2002)

b) en tant que *repair marker*, signalant alors une réorganisation du discours de la part du locuteur.

- [43] si ça mouillerait / je crois que... on ferait / euh YEAH - / - c'est je sais c'est / on aura la pluie talheure (LOU – Stäbler 1995a, 191)
- [44] Elle appelle ça des accouche/ des accouchements avec un... **oui**... pas de docteur. (NF – corpus Hennemann, ILM, AS)
- [45] s'i y avait pas d'ouais si i y avait pas de l'eau qui / qu'allait là ça pousserai pas (NB – corpus Wiesmath 1, R182)

c) en tant que marqueur de clôture pour confirmer et renforcer une idée exprimée auparavant.

- [46] On était fiers de ce boghei là nous-autres, chère enfant. – Je pense ça **ouais**. – On avait tant d'agrément dans notre boghei, **ouais**, c'était une grosse affaire pour nous-autres. (LOU – LFLD, 1991)
- [47] je sais que dimanche i y aura une boucherie à Vermillionville. – Vermillionville, **oui**... – YEAH. (LOU – Smith 1994, 186)

<sup>22</sup> Pour YEAH en anglais cf. Jucker / Smith (1998, 179sq.), Fischer (2000, 2).

<sup>23</sup> La prononciation de *oui* en cadien est, en règle générale, [we].

<sup>24</sup> Cet aspect mériterait toutefois une étude plus précise. Pour l'occurrence de marqueurs du discours « redoublés » cf. Stolz / Stolz (1996).

- [48] 'Mais un 'tit bébé de deux m/ de cinq mois à peu près j'étais . non . deux . deux trois mois **oui** . j'avais proche oublié quel âge j'avais là-là . **oui** . on passait ras du temps dur. (LOU – Stähler 1995a, 42)
- [49] J'aimais beaucoup La Valse de B. quand il la jouait. tu connais? J'aimais ça et, mais depuis il est mort, c'est comme si ça me fait de la peine, **YEAH**. (LOU – LFLD, 1991)
- [50] Il allait se cri de la menasse c'était de même que c'était dans ce temps-là **YEAH**. – tout le monde aimait la menasse ce temps-là (NB – corpus Wiesmath 3, G49)
- [51] Pas un mot. pas un mot. **YEAH**. Pis maintenant, asteurte il est tout T pour / on a deux messes en français ici. (NÉ – corpus Hennemann ILM, CL)

### 3.5 *eh ben / WELL*

Sans aucun doute les marqueurs interactifs *eh ben* et *WELL* sont les MD les plus complexes du point de vue fonctionnel. Leur délimitation fonctionnelle est loin d'être nette, au contraire, par rapport aux autres marqueurs traités ici, la polysémiotique de *eh ben* et *WELL* semble être beaucoup plus prononcée. Les quelques emplois listés ci-dessous ne sont que les plus importants.<sup>25</sup>

a) (*eh ben* et *WELL* peuvent être des signaux d'ouverture au début d'un «*turn*» dans un discours dialogique, très souvent pour introduire la réponse à une question. Dans cette fonction leur emploi peut impliquer les connotations 'résignation', 'hésitation' ou 'explication', c'est-à-dire que les deux marqueurs ont une valeur épistémique en signalant une certaine réserve / insatisfaction de la part du locuteur soit par rapport au contenu de la question, soit par rapport à l'information donnée dans la réponse.<sup>26</sup>

Au moins en Louisiane, *WELL* semble l'emporter sur *ben* dans cette fonction le plus souvent.

- [52] L0 : Là, ça a été fondé pour qui ? Qui c'est qui a... - // L1 : **Ben**, c'est Monsieur Joseph Dugas qu'a détaillé. Lui, il était propriétaire. (LOU – LFLD, 1976)
- [53] L0 : Et qui-ce que vous-autes mettait ça dessus? - // **WELL**, on mangeait ça avec du pain, ou on faisait du tac-tac. Et on faisait des boules de tac-tac avec du sirop. (LOU – LFLD, 1993)

<sup>25</sup> Le cadre limité de cet article ne permet pas une analyse détaillée. Cf. Chevalier (2000, 2002, 2007), Giancarli (2003), Wiesmath (2006, 118) pour l'emploi de *eh ben* et *WELL* dans le français acadien, Szlezak (2007) pour le Massachussets et Bruxelles / Traverso (2001) ainsi que Ducrot et al. (1980, 161-191) pour *ben* dans le français de France. Pour *WELL*, en anglais cf. Schiffrin (1987), Jucker (1993), Fraser (1999), Blakemore (1999)29ff., Fischer (2000, 245-253), Norik (2001), Schourup (2001) ; Chevalier (2000) rentre une analyse fonctionnelle détaillée de *WELL* dans l'acadien du NB ; selon cette auteure l'intégration phonologique du marqueur anglais est accomplie au NB. Cf. aussi Arrighi (2005, 435sq) qui distingue les fonctions suivantes de *ben* particule, marqueur de recadrage, focalisation sur le locuteur, passage à un autre thème, introduction de la parole rapportée, chevauchement.

<sup>26</sup> Cf. Chevalier (2002, 7-8). «*Dans les transactions de type question-réponse ou requête-réaction, ils introduisent tous deux le deuxième membre 'dissosant' de l'échange [...] Quand ben et well ont une portée rétroactive, ce sont des marqueurs d'actes illocutoires (assertif, injonctif, interrogatif ou exclamatif). Ils introduisent la réaction du locuteur à un comportement (langagier ou autre) de l'interlocuteur jugé inapproprié, et exposent la cause du désaccord.*»

- [54] KR: Vous avez décidé de parler anglais aux enfants? - // C70 **WELL**, on a décidé ça par rapport à ça que nous-autes on avait passé. Quand-ce que nous-autes a commencé l'école-on pouvait pas, ni elle ni mon pouvait parler en anglais. (LOU – Rotlet 2001, 121)
- [55] 14F, chun-tu encore avec André / 13M, **ben** pas trop là (NB – Chevalier 2002)
- [56] 08M, j'avais été skier dans les Rocheuses pis (...) j'ai été off un wall pis euh // 07M, (frères) // 08M, **WELL**, moi je croyais je m'avais cassé tous les os (NB – Chevalier 2002).
- [57] 10M, penses-tu faire le même travail que ton père ou ta mère non // 09M, hum **WELL**, peut-être (NB – Chevalier 2002)
- [58] V, un mock-canard oui les Français appellent – S, et nous-autes on dit un mock-canard V, ça un sifflet canard. S, **Ben** oui mais c'est bête parce que un canard siffle pas (LOU – Stähler 1995a, 34).

Dans cette fonction *WELL* peut aussi exprimer un certain degré de politesse et d'esprit conciliant de la part du locuteur.<sup>27</sup>

- [59] Il y avait plus de ça dans votre jeunesse? No, **WELL**, il y avait les chevaux, moi je m'en rappelle, on avait deux chevaux à la maison, mais c'était pour haler les charrettes. (LOU – LFLD, 1993)
- [60] [J'ai] neuf-z-enfants. [...] Le plus vieux parle bien français. Le deuxième, pas tout à fait autant. Et là en descendant équad ça arrive au dernier là, **eh ben** il a de la misère à comprendre. (LOU – Rotlet 2001, 121)
- [61] 04F, (...) pis je veux avoir des enfants **ben** je veux avoir une famille. (NB – Chevalier 2002)
- [62] Pis du vent comme de soixante et dix milles à l'heure. Pas soixante et dix kilomètres, soixante et dix milles à l'heure. **Ben** nous-autes, on est accoutumés, I **MEAN**... (NÉ – corpus Hennemann BSM, SC)
- [63] Et usse mettait tout dans le boudin? Ça mettait proche tout. Ça mettait... Les yeux? – No, ça mettait pas les yeux. Ça était les yeux, ça était les dents. Ouais, ça pouvait mettre les oreilles. Mais ça mettait pas tout l'oreille, y avait une part que ça coupait. – oh yeah. Des pattes de cochon, mais ça c'était bon. [...] Et **WELL**, on mettait la tête et les oreilles, les pattes, eux-autes les bouillait [...] (LOU – Rotlet 2001, 134)
- [64] 04F, (...) i-y-a assez d'Affaires à Dieppe **WELL**, pas Dieppe but Moncton quin (NB – Chevalier 2002).

<sup>27</sup> Cf. Chevalier (2002, 13), «*Quant à la distribution moins contrastée de ben et well dans la catégorie de marqueur d'acte illocutoire, il ressort que le premier s'utilise davantage pour introduire des actes réputés menaçant pour la face (la requête et la question) alors que well préfère les actes plus facilement neutres d'assertion et d'expression.*»

<sup>28</sup> Cf. Chevalier (2002, 9), «*Les énoncés introduits par well ou ben sont donc des actes réparateurs comme par exemple l'explication ou la justification, la reformulation pour excuser un mauvais choix de terme ou encore un jugement appréciatif qui vient valider l'assertion initiale.*»

(c) les deux marqueurs peuvent être utilisés comme marqueurs d'hésitation

- [65] Eusse a été élevés français, et tu connais qu'il y a pas un de mes garçons qui peut dire les jours de la semaine en français [...] Si tu le dis 'mercredi', *eh ben*, il va dire 'Dis-moi pas ça comme ça, qui c'est que ça?' [J] dis wednesday. 'Oh, okay.' (LOU – Rötter 2001, 132)
- [66] J'ai décidé j'aurais commencé à babysit. J'ai lâché ça aussi. Il y en avait proche plus, tu connais, des enfants pour soigner, et j'ai décidé, WELL, je vas, euh, travailler à l'hôpital. J'ai travaillé pour deux ans de temps à l'hôpital. Là je m'ai fait du mal dans mon dos. (LOU – LFELD, 1979)
- [67] Et pis / euh / quant ça venait / euh / à Noël là / *eh ben* / c'était pour le / comment j'avais ? I y a ce / un / mais là h'en ai encore c'te / c'te magasin-là là vous / l'avez dépassé là. (NB – corpus Hennemann ILM, EM)
- [68] pis là tu fais en du JAM avec ça *ben* c'est pas vraiment du JAM BUT c'est b/c'est de la CRANBERRY-SAUCE (NB – corpus Wiesmath I, B27)

(d) ainsi que comme marqueur de succession des faits et comme initiation au discours direct.

- [69] Je m'en rappelle de ça. Et pour déjeuner le matin, plutôt que du bacon, il y en avait pas dans ce temps là. *Eh ben* même prendait de la viande salée, alle bouillait ça, et là alle frisait ça pareil comme tu cuis du bacon mais ça c'était là viande frit qu'on avait. (LOU – LFELD, 1993)
- [70] Pauvre vieux Pop dit, il dit, « WELL » il dit, « il faudra je vas chercher de la glace pour ces mariés là » (LOU – LFELD, 1991)
- [71] L03, j'allais là une fois par semaine ça fait fait que / ça j'ai sauvé cet argent là je m'ai ach/ je m'ai acheté une bicyclette pis là WELL là quand ce que je babysit je sauve trois quart de mon argent pis l'autre argent je sauve comme juste pour des dépenses (NB – Chevalier 2002)

Au contraire de *ben*, WELL peut jouer le rôle d'un marqueur de fin d'énoncé.

- [72] quand j'ai gagné le premier THOUSAND j'ai été à Summerside pis m'acheter un COAT qu'on appelle un manteau pis puisque l'argent avait été ((frites)) je l'ai encore la COAT WELL (NB – Arrighi 2005, 437)

Au Nouveau-Brunswick il y a, selon Chevalier (2002), une farouche concurrence entre les deux marqueurs dans le parler des jeunes Acadiens de la région du sud-est du NB.<sup>29</sup> Dans le *chiac*, WELL est un emprunt tout à fait intégré, qui ne marque pas le point de départ d'un passage à l'anglais et qui, en tant que particule, ne remplit pas un vide dans la langue emprunteuse (Chevalier 2000, 88-89). Dans le registre familier les deux marqueurs coexistent donc librement, dans l'acadien traditionnel des autres régions du NB ainsi que dans la variété « standard », par contre, WELL est plutôt rare. Pour ce qui est de la Louisiane, on peut supposer que WELL est également plus fréquemment dans le parler des semi-locuteurs, bien que WELL soit aussi bien attesté dans le parler des monolingues francophones et des *non balanced bilinguals*. Le même phénomène a été observé par Chevalier (2000, 89) pour le NB où WELL est également l'emprunt le plus répandu parmi les locuteurs avec un taux d'anglicisation

<sup>29</sup> Notons que cela ne vaut pas pour l'acadien traditionnel tel qu'il est décrit par Wiesmath (2006). Dans son corpus nous n'avons trouvé que huit attestations de WELL, contrairement à 921 de (*eh ben*) !

minime. WELL n'est donc pas forcément l'indice d'un bilinguisme « actif » et son emploi n'est pas le signe d'une anglicisation récente.<sup>30</sup>

Bien qu'il y ait une grande mesure d'identité syntaxique, contextuelle et fonctionnelle entre WELL et *eh ben* dans le français louisianais, les deux ne sont pourtant pas 100% synonymes. Au NB ainsi qu'en LOU le potentiel illocutoire des deux marqueurs n'est pas identique, de sorte que des comportements préférentiels se dessinent bien qu'assez timide-ment. Tandis que *ben* « conserve une avance dans le contexte monologique, où il remplit la fonction de connecteur (reformulation, justification, conséquence, opposition, alternative) » (Chevalier 2002, 12), c'est plutôt WELL qui apparaît – au NB ainsi qu'en LOU – comme *turn signal* après les questions en signalant l'hésitation, la réserve et même la résignation de la part du locuteur.<sup>31</sup> Et c'est aussi WELL et non pas *eh ben* qui exprime une certaine politesse verbale, une attitude conciliante, donc une nuance pragmatique que *eh ben* ne possède apparemment pas de la même façon.<sup>32</sup>

#### 4. Conclusions

Les observations précédentes permettent les conclusions suivantes.

Les marqueurs anglais ne sont empruntés que sous condition qu'il existe un équivalent français. D'autres marqueurs fréquents en anglais comme ANYWAY ou HOWEVER sont rares dans les variétés traditionnelles de l'acadien.<sup>33</sup>

Bien que des statistiques exactes manquent, un dépouillement rapide des corpus de Valdman (LOU), Wiesmath (NB, acadien traditionnel) et Hennemann (NÉ) par rapport aux paires de marqueurs *ça fait (que) / SO, tu sais/ta connais/ta vois / YOU KNOW et eh ben / WELL* montre, qu'en principe, les formes françaises sont encore dominantes dans toutes les variétés. La seule exception est le NB, où SO l'emporte sur *ça fait (que)* (cf. tableau).<sup>34</sup>

L'emprunt d'un élément lexical en tant que marqueur discursif n'implique pas que les autres fonctions syntaxiques de l'élément soient également empruntées. Ainsi WELL n'est jamais employé comme adverbe, préfixe ou intensificateur (Chevalier 2002).

Dans les variétés de l'acadien, les marqueurs anglais analysés sont apparemment en variation libre avec leurs équivalents français. La seule paire où s'esquissent les premières traces d'une différenciation fonctionnelle est WELL et *eh ben*. À ceci près que ces observations sont encore assez tentatives, il semble donc que les marqueurs « redoublés » puissent facilement coexister l'un à côté de l'autre, sans que le marqueur emprunté ne remplisse

<sup>30</sup> Néanmoins la relation numérique entre (*eh ben*) et WELL est plus équilibrée en LOU qu'au NB, bien que le marqueur français prédomine toujours.

<sup>31</sup> Une étude approfondie devrait aussi analyser la courbe intonative respective des deux marqueurs qui n'est sans doute pas identique.

<sup>32</sup> Cette observation est confirmée par Chevalier (2002) et Petrag (2005) pour le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse.

<sup>33</sup> Par contre en *chiac* on trouve aussi, outre les marqueurs mentionnés dans cet article, RIGHT, ANYWAYS, O.K., WHO CARES, WHATEVER et autres particules exclamatives et ponctuantes du discours qui « semblent être en bonne voie de supplanter les moyens expressifs endolingues » (Chevalier 2002, 1).

<sup>34</sup> *Note bene*: Cet aperçu repose sur un décompte très rapide des marqueurs cités dans les corpus respectifs, sans tenir compte des conditions sémantiques et pragmatiques particulières. Les résultats ne sont donc qu'une esquisse et devaient être précisés dans le cadre d'une étude plus précise. Les trois paires de marqueurs sont marquées par différentes couleurs.



forcement une lacune structurelle, comme l'ont également observé Stolz & Stolz (1996) pour le Mexique. Au contraire, la valeur pragmatique d'un MID français peut même être renforcée par la reduplication comme c'est le cas avec *oui YEAH*.

Il reste toutefois à attendre dans quelle direction l'évolution linguistique va se faire, soit une différenciation fonctionnelle accrue entre marqueur français et marqueur anglais, ce qui impliquerait une certaine restructuration de la grammaire de l'oral,<sup>35</sup> soit le remplacement graduel du marqueur français par son homologue anglais comme c'est déjà le cas en *chiac* par rapport à *ça fait / SO* et *mais / BUT*. Pour la Louisiane, en tout cas, cette dernière évolution n'a pas encore été observée.

Comment expliquer l'emprunt de MID anglais dans des situations de contact étroit ? Pourquoi ces éléments sont-ils si facilement et si fréquemment empruntés, bien qu'il y ait des équivalents français plus ou moins identiques sur le plan sémantique et syntaxique ? Pour trouver une solution il faut, à notre avis, distinguer deux niveaux d'analyse, le niveau interne et le niveau externe.

En ce qui concerne le niveau interne, il faut se rendre compte qu'il s'agit ici d'éléments qui, sur le plan de l'oralité, sont fréquents, universaux et constitutifs de la communication humaine, dont le comportement syntaxique et sémantique est semblable dans toutes les langues. Du point de vue morphosyntaxique, il s'agit d'éléments morphologiquement libres et simples, qui sont plutôt « périphrastiques » dans le sens où ils ne sont que faiblement intégrés dans la phrase. Il n'est donc pas étonnant que, dans beaucoup de langues, ce soient précisément ces « points de rupture » syntaxiques qui entraînent aisément des emprunts.<sup>36</sup> Du point de vue sémantique il s'agit d'éléments qui n'ajoutent rien au contenu propositionnel de la phrase ; en tant qu'organisateur du discours, qui marquent des relations entre les énonciations et les séquences d'énonciations, ils ont des fonctions pragmatiques universelles. Le haut degré de concordance des MID dans les domaines de la syntaxe, de la sémantique et de la pragmatique dans toutes les langues contribue au fait que leur intégration dans une autre langue ne pose pas de grands problèmes.<sup>37</sup> Ce sont donc le comportement syntaxique particulier ainsi que les fonctions convergentes au niveau supralinguistique (« *ibereinzelsprachlich* ») qui, en conclusion avec la fréquence, comme à toutes les langues, des MID dans la langue parlée, confèrent à cette classe de particules un degré élevé de saillance. Les analyses d'orientation cognitive comme celles de de Rooij (2000) et de Matras (2000) ont démontré que la *saillance* est un facteur non-négligeable pour expliquer la facilité avec laquelle certains éléments lexicaux peuvent être empruntés.<sup>38</sup> Il va sans dire que ce processus

d'emprunt est beaucoup plus facile si les deux langues en contact sont typologiquement apparentées.

La réponse à la question de savoir pourquoi, lors d'un contact linguistique intense, ce sont précisément les MID qui font partie des éléments les plus souvent empruntés, tient donc tout d'abord à leurs propriétés structurelles et sémantico-pragmatiques. C'est pourquoi – et c'est seulement à cette raison pourquoi – ils sont interchangeables, voire aisément remplaçables, et c'est à la seule raison pour laquelle ils peuvent même revêtir un caractère emblématique, c'est-à-dire qu'à l'aide de ces éléments aisément empruntables, la façon de parler prestigieuse de l'interlocuteur peut être imitée.

Il reste à démontrer dans quelle mesure l'emprunt des MID n'est qu'un premier pas vers l'emprunt d'autres « mots fonctionnels » anglais (conjonctions, prépositions etc.) dans les variétés de l'acadien, comme l'ont observé Stolz & Stolz (1996) ainsi que Field (2002, 134 sq.) pour le Mexique, où l'espagnol est en contact avec plusieurs langues indigènes. Selon ces auteurs il existe une nette hiérarchie d'emprunts, dans le sens où les marqueurs discursifs sont les éléments qui, d'une certaine façon, ouvrent la voie à d'autres mots fonctionnels de la langue étrangère. Comme le montrent Stolz / Stolz, la parenté fonctionnelle des MID avec les conjonctions explique que ces dernières pénètrent également très vite le niveau de la grammaire de la phrase.<sup>39</sup> Pour ce qui est du français acadien, on peut observer qu'au moins en *chiac*, *BUT* et *SO* ne concurrencent pas leurs homologues français uniquement au niveau des MID mais aussi au niveau de la subordination et de la coordination, où ils ont presque remplacé les formes françaises.<sup>40</sup>

Il y a donc toute une série de facteurs internes qui facilitent l'emprunt des marqueurs discursifs en tant qu'éléments lexicaux spéciaux. Pour ce qui est des facteurs externes – et là nous sommes entièrement d'accord avec King (2000, 111) et Lipski (2005, 14) – une situation de contact intense, une relation diglossique entre les langues en contact ainsi qu'un haut degré d'exposition du locuteur individuel à la langue dominante sont des conditions indispensables. Pour Myers-Scotton (2006, 215-216), le motif principal du « core borrowing » est la pression culturelle,<sup>41</sup> l'auteur précisant à juste titre que le bilinguisme individuel n'est pas une condition nécessaire et que ce qui est en jeu est plutôt « the sheer magnetism of the dominant culture » (2006, 216). Le fait qu'en Louisiane l'emploi des MID anglais peut aussi être observé dans la parole des locuteurs (âgés) dont la compétence en anglais n'est que

<sup>35</sup> Perrot (1995, 245) observe une telle différenciation quant aux connecteurs anglais et français en *chiac*. Heine / Kuteva constatent, « It would seem that any kind of grammatical replication tends to a modification of the existing system or grammatical structure » (2005, 123). Cf. ibid. p. 48sq. pour l'emprunt des MID anglais dans l'allemand parlé dans le Gillespie County, Texas.

<sup>36</sup> Cf. aussi Mougoun & Beniak (1991, 211) qui comptent les marqueurs discursifs parmi les « core borrowings », qui apparaissent « at prime switch points ». Cette vue est partagée par Myers-Scotton (2006), pour qui « Core borrowings are words that duplicate elements that the recipient language already has in its word store » (215) et « Probably the most common core borrowings are discourse markers » (ibid. 216). « An area that is remarkably sensitive to changes in use patterns concerns the organization of discourse, and in particular the role played by discourse markers » (Heine & Kuteva 2005, 48).

<sup>37</sup> En suivant la typologie de Mynskén (2000), Lipski interprète les MID anglais dans l'espagnol des immigrants hispanophones ayant une faible connaissance de l'anglais comme « insertion » et comme « congruent lexicalization » chez les locuteurs parfaitement bilingues, cf. Lipski (2005, 6-7).

<sup>38</sup> Cf. aussi Field (2002, 88, 154-158) dont l'analyse semble pourtant être basée en premier lieu sur des sources écrites.

<sup>39</sup> « Funktionswortentlehnung kommt zuerst auf der diskursiven Ebene der Textorganisation in Frage, gerade auch wenn es darum geht, die prestigeträchtige Redeweise der sozial höher angestellten fremdsprachigen Kontaktpartner zu imitieren. Die funktionale Verwandtschaft zwischen textgrammatischen / makrosyntaktischen Anwendungsgebieten und der Satzverknüpfung ermöglicht über die unscharfe Grenze zwischen Diskurspartikeln und Konjunktionen das Eindringen von Entlehnungen in die satzgrammatische Ebene ; von dort ist es dann über den Parallelismus von Koordination / Subordination auf Satz- und Phrasenebene möglich auch auf den nachgeordneten Ebenen Entlehnungen vorzunehmen » (Stolz & Stolz 1996, 111).

<sup>40</sup> Cf. Perrot (1995, 236), « *but* et *so*, complètement intégrés au système *chiac*, n'y font plus figure de variantes en alternance avec des équivalents français. On ne compte aucune occurrence de « ça fait que » (ni de « alors », ni de « donc »), et seulement trois de « mais ». » Cf. aussi Wiesmuth (2006, 119-120). L'acadien du Nouveau-Brunswick atteste également des conjonctions avec la structure « connecteur anglais + que » comme *HECAISE* que, *SINCE* que, *UNLESS* que, le *que* pouvant être supprimé, cf. Perrot (1995, 236-245), Wiesmuth (2006, 124ff.). En revanche, les coordonnants *pi* et *ou* n'altèrent pas avec leur variantes anglaises (Perrot 1995, 249).

<sup>41</sup> « When two languages are spoken in the same community, but one language prevails in most public discourse and certainly in all status-raising discourse, then the other language loses some of its vitality to that language, and it becomes the recipient language in borrowing and will even replace its own words with the words from the dominant language » (2006, 215).

restreinte, incite à supposer que le seul fait de vivre dans un « univers anglophone » et d'être à la rigueur passivement bilingue est suffisant pour que des MID discursifs soient empruntés avec assez de rapidité.<sup>42</sup> Selon Lipski, l'insertion des MID anglais dans le discours des hispanophones aux États-Unis est un cas de « metalinguistic bracketing », c'est-à-dire « a speaker who inserts so and similar items into a Spanish-only discourse is simultaneously operating on a metalevel in which discourse is framed in terms of English » (2005, 12).<sup>43</sup>

La raison pour laquelle des communautés linguistiques comme la Louisiane, l'Acadie et l'Ontario continuent à garder le luxe d'avoir deux paradigmes de MID reste pourtant un problème difficile à résoudre. Il reste à voir s'il s'agit ici d'un phénomène passager (comme le montre le *chic* au Nouveau-Brunswick) caractéristique de langues en danger d'être absorbées par la langue dominante, ou si les marqueurs redoublés peuvent atteindre une certaine stabilité soit parce que leur emploi a une certaine valeur emblématique, soit parce qu'on est arrivé à une certaine différenciation fonctionnelle entre les marqueurs français et anglais.

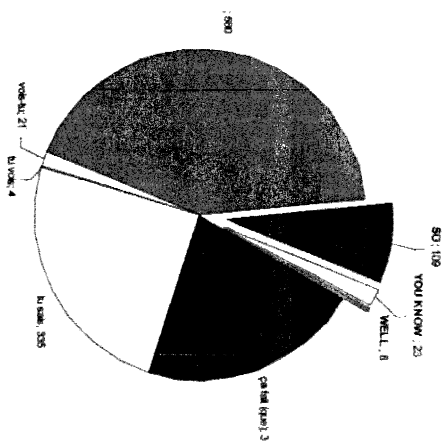
## Bibliographie

- Aijmer, Karin & Ad Frøken & Anne-Marie Simon-Vandenberg. 2006. « Pragmatic markers in translation, a methodological proposal », dans Kerstin Fischer, ed. *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam, Elsevier, 101-114.
- Andersen, Gisle. 2001. Pragmatic Markers and Sociolinguistic Variation. A Relevance-Theoretic Approach to the Language of Adolescents. Amsterdam & Philadelphia, J. Benjamins.
- Arrighi, Laurence. 2005. *Étude morphosyntaxique du français parlé en Acadie. Une approche de la variation et du changement linguistique en français*. Thèse de doctorat, Avignon.
- Blakemore, Diane. 1999. *Relevance and Linguistic Meaning. The semantics and pragmatics of discourse markers*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Brasseur, Patrice. 2001. *Dictionnaire des régionalismes du français de Terre-Neuve*. Tübingen: Niemeyer.
- Brinton, Laurel J. 1996. *Pragmatic Markers in English. Grammaticalization and Discourse Functions*. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
- Bruxelles, Sylvie & Véronique Traverso. 2001. « Ben », apport de la description d'un 'petit mot' du discours à l'étude des polylogues », dans *Marges linguistiques* 2, 38-55.
- Chanet, Catherine. 2004. « Fréquence des marqueurs discursifs en français parlé, quelques problèmes de méthodologie », dans *Recherches sur le français parlé* 18, 83-106.
- Chaudenson, Robert & Mongeon, Raymond & Benik, Édouard. 1993. *Vers une approche particulière de la variation du français*. Paris, Didier Érudition.
- Chevalier, Gislèle. 2000. « Description lexicographique de l'emprunt *well* dans une variété de français parlé du sud-est du Nouveau-Brunswick », dans Danièle Latin & Claude Poirier, eds. *Contacts de langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 85-97.
- Chevalier, Gislèle. 2002. « La concurrence entre les marqueurs 'well' et 'ben' dans une variété mélangée du français acadien », dans *Cahiers de sociolinguistique de Rennes* N° 7, *Langues en contact. Canada-Bretagne*, 65-81.
- Chevalier, Gislèle. 2007. « Les marqueurs discursifs réactifs dans une variété de français en contact intense avec l'anglais », dans *Langue française* 154, 61-77.
- <sup>42</sup> On devrait, certes, encore analyser de plus près l'emploi des DM en corrélation leur emploi avec des facteurs comme l'âge, le degré de bilinguisme, la valeur que l'anglais (ou le français) a pour le locuteur respectif etc.
- <sup>43</sup> « These items, which may ultimately yield congruent lexicalization, arise precisely because the two grammars interact collaboratively under conditions dictated as much by social and attitudinal considerations as by linguistic abilities » (Lipski 2005, 13). Cf. aussi Szczyk (2007) qui suit la même piste d'analyse et qui interprète l'emploi excessif des MID anglais dans le parler moribond des Français comme un exemple de « pragmatic anglicization ».

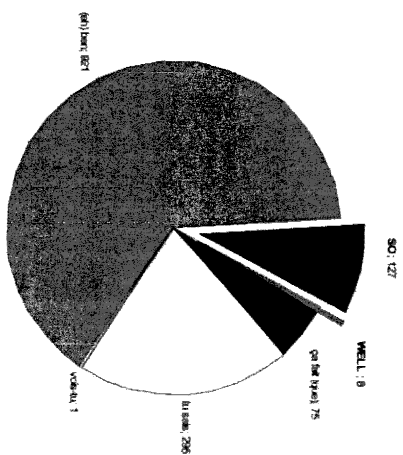
- De Rooij, Vincent. 2000. « French discourse markers in Shiba Swahili conversations », dans *The International Journal of Bilingualism* 4/4, 447-467.
- Diewald, Gabriele. 2006. « Discourse particles as morphemes and as constructions », in Kerstin Fischer, ed. *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam, Elsevier, 375-402.
- Dostie, Gaëlene. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémanique et traitement lexicographique*. Bruxelles, Éditions Duculot.
- Drescher, Martina & Frank-Job, Barbara, eds. 2006. *Les marqueurs discursifs dans les langues romanes. Approches théoriques et méthodologiques*. Frankfurt a. M., P. Lang.
- Duroy, Oswald et al. 1980. *Les mots des discours*. Paris: Éditions de Minuit.
- Eirnan, Brit. 2001. « Pragmatic markers revisited with a focus on you know in adult and adolescent talk », dans *Journal of Pragmatics* 33, 1337-1359.
- Falkert, Anika. 2006. « La mutation achevée du connecteur *ça fait que* dans le français des Îles-de-la-Madeleine », dans Robert Dapen & Gislèle Chevalier, eds. *Les variétés de français en Amérique du Nord. Évolution, innovation et description*, dans: *Revue canadienne de linguistique appliquée* 9/2. *Canadian Journal of Applied Linguistics* 37.2, 39-53.
- Falkert, Anika. 2007. *Le français acadien des Îles-de-la-Madeleine. Étude de la variation phonétique*. Thèse de doctorat, Universität Regensburg.
- Field, Frederic W. 2002. *Linguistic Borrowing in Bilingual Contexts*. Amsterdam & Philadelphia: J. Benjamins.
- Fischer, Kerstin. 2000. *From Cognitive Semantics to Lexical Pragmatics*. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
- Fischer, Kerstin, ed. 2006. *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam, Elsevier.
- Fleischman, Suzanne & Yaguefello, Martina. 2004. « Discourse markers across languages », dans Carol Lynn Moler & Aida Martiñovic-Zic, eds. *Discourse Across Languages and Cultures*. Amsterdam & Philadelphia, J. Benjamins, 129-147.
- Fox Tree, Jean E. & Josef C. Schrock. 2002. « Basic meanings of you know and I mean », in *Journal of Pragmatics* 34, 727-747.
- Frasier, Bruce. 1999. « What are discourse markers? », dans *Journal of Pragmatics* 31, 931-952.
- Frasier, Bruce. 2006. « Towards a theory of discourse markers », dans Fischer, Kerstin, ed. *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam, Elsevier, 189-204.
- Fulker, J.M. 2003. « The influence of speaker roles on discourse markers », dans *Journal of Pragmatics* 35, 23-45.
- Giancarli, Pierre-Don. 2003. « Ben / mais / but, pluralité organisée de coordination adversatifs en acadien traditionnel et en chic du sud-est du Nouveau-Brunswick », dans André Margot, ed. *L'Acadie plurielle. Dynamiques identitaires collectives et développement au sein des réalités acadiennes*. Potters, Institut d'Études Acadiennes et Québécoises & Moncton, Centre d'études acadiennes, 229-266.
- Gillich, Elisabeth. 1970. *Makrosyntax der Gliederungssignale im gesprochenen Französisch*. München, Fink.
- Heine, Bernd & Kuwana, Tania. 2005. *Langue en contact and grammatical change*. Cambridge, CUP.
- Hölker, Klaus. 1990. « Französisch. Partikelforschung », dans Günter Holius & Michael Metzelin & Christian Schmitt, eds. *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, V. 1. Tübingen: Niemeyer, 77-88.
- Jucker, Andreas. 1993. « The discourse marker *well*. A relevance theoretical account », dans *Journal of Pragmatics* 19, 435-452.
- Jucker, Andreas & Smith, Sara W. 1998. « And people just you know like 'wow' Discourse Markers as Negotiating Strategies », dans Andreas Jucker & Yael Ziv, eds. *Discourse Markers. Descriptions and Theory*. Amsterdam & Philadelphia, J. Benjamins, 171-201.
- King, Ruth. 2000. *The Lexical Basis of Grammatical Borrowing. A Prince Edward French Case Study*. Amsterdam & Philadelphia: Benjamins.
- Lipski, John. 2005. « Code-switching or borrowing? No sé so no puedo decir, you know », dans *Selected Proceedings of the Second Workshop on Spanish Sociolinguistics*, ed. Lofí Sayakti & Maurice Westmoreland. Somerville, MA: Cascadia Proceedings Project, 1-15.
- LFLD = *A la découverte du français cadun à travers la parole / Discovering Cajun French through the spoken word* (CD-ROM), eds. A. Valdman et al. : Indiana University Creole Institute, Bloomington, 2004.
- Maschler, Yael. 2000. « What can bilingual conversation tell us about discourse markers? Introduction », dans *The International Journal of Bilingualism* 4/4, 437-445.

- Matras, Yaron. 2000. « Fusion and the cognitive basis for bilingual discourse markers », dans: *The Interannual Journal of Bilingualism* 4/4, 505-528.
- Mosegaard Hansen, May Britt. 1998. *The Function of Discourse Particles. A Study with Special Reference to Spoken Standard French*. Amsterdam & Philadelphia, J. Benjamins.
- Mongeon, Raymond. 2000. « Les emprunts au vocabulaire de base de l'anglais en français ontarien », dans Danièle Latin & Claude Perrier, eds. *Contacts de langues et identités culturelles. Perspectives lexico-grammaticales*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 29-43.
- Mongeon, Raymond & Beniak, Édouard. 1991. *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction. The Case of French in Ontario, Canada*. Oxford, Clarendon Press.
- Mysken, Pieter. 2000. *Bilingual Speech: a typology of code-mixing*. Cambridge (CUP).
- Myers-Scotton, Carol. 2006. *Multiple Voices. An Introduction to Bilingualism*. Malden & Oxford: Blackwell.
- Neumann-Holzschuh, Ingrid. 2008. « Oui YEAH! Zur Syntax und Pragmatik 'gedoppelter' Diskursmarker im Louisiana-Französischen », dans: Stork, Elisabeth & Roland Schmidt-Riese & Eva Stoll, eds. *Romanische Syntax im Wandel. Festschrift für Wolf Oesterreicher*. Tübingen: Narr, 469-485.
- Nortik, Neal R. 2001. « Discourse markers in oral narrative », dans: *Journal of Pragmatics* 33, 849-878.
- Ostman, Jan-Ola. 1981. *You know. A Discourse-Functional Approach*. Amsterdam, J. Benjamins.
- Perrut, Marie-Eve. 1995. *Aspects fondamentaux du métissage français / anglais dans le chic de Moncton (Nouveau Brunswick, Canada)*. Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III (2 vol.).
- Perrut, Cristina. 2005. « Valeurs pragmatiques du contact de langues au niveau des marqueurs discursifs dans un corpus acadien », dans : Patrice Brassier & Anika Falken, eds. *Français d'Amérique. Approches morphosyntaxiques*. Paris, L'Harmattan, 275-287.
- Rinet, Kevin. 2001. *Language Shift in the Coastal Marshes of Louisiana*. Frankfurt a.M., P. Lang.
- Roy, M.-M. 1979. *Les conjonctions anglaises BUT et SO dans le français de Moncton. Une étude sociolinguistique de changements linguistiques provoqués par une situation de contact*. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- Schiffin, Deborah. 1987. *Discourse Markers*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Schourup, Lawrence. 2001. « Rethinking well », dans: *Journal of Pragmatics* 33, 1025-1060.
- Smith, Jane. 1994. *A morphosyntactic analysis of the verbal group in Cajun French*. Ph.D. Dissertation, University of Washington.
- Stahler, Cynthia. 1995a. *La vie dans le temps et asteur. Ein Korpus von Gesprächen mit Cadlens in Louisiana*. Tübingen, Narr.
- Stahler, Cynthia K. 1995b. *Entwicklung mündlicher romanischer Syntax. Das français caïen in Louisiana*. Tübingen, Narr.
- Stolz, Christel & Stolz, Thomas. 1996. « Funktionswortentlehnung in Mesamerika. Spanisch-amerindischer Sprachkontakt (Hispanioliana II) », dans: *Sprachtypologie und Universalienforschung* 49/1, 86-123.
- Szlezák, Edith. 2007. « La langue elle part avec les gens ». *Franco-Americans in Massachusetts*. Thèse de doctorat, Regensburg.
- Traugott, Elizabeth Closs & Dasher, Richard B. 2002. *Regularity in Semantic Change*. Cambridge, CUP.
- Vincen, Diane. 1993. *Les ponctuations de la langue et autres mots du discours*. Québec, Nuit Blanche Éditeur.
- Wateret, Richard. 2006. « The rise of discourse markers in Italian, a specific type of language change », dans: Fischer, Kerstin, ed. *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam, Elsevier, 61-76.
- Wiesmah, Raphaëlle. 2001. « Français acadien traditionnel, chine et français caïen in Neubrunswick and Louisiana, drei Spielarten des akadienisch-englischen Sprachkontakts », dans: Joachim Born, ed. *Mehrsprachigkeit in der Romania. Französisch im Kontakt und in der Konkurrenz zu anderen Sprachen*. Wien, Edition Praesens, 151-173.
- Wiesmah, Raphaëlle. 2006. *Le français acadien. Analyse syntaxique d'un corpus oral recueilli au Nouveau-Brunswick / Canada*. Paris, L'Harmattan.

## Nouvelle-Ecosse



## Nouveau-Brunswick



## Louisiane

